No 49

Frère X...

LES FRÈRES DE LA CHARITÉ AU CANADA

LE TRÈS RÉVÉREND CHANOINE P.-J. TRIEST

Fondateur de la Congrégation des Frères de la Charité

L'ŒUVRE DES TRACTS

MONTRÉAL

L'ACTION PAROISSIALE
10 SOUS
MONTRÉAL

Souvenirs de la Villa Saint-Martin

1. — LA VILLA SAINT-MARTIN. Retraites fermées pour les hommes. Abord-à-Plouffe, près Montréal.

Plaquette de vingt-quatre pages, par le R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Cartonnée blanc, avec titre bleu marin et un portrait liminaire de saint Ignace, auteur et patron des *Exercices spirituels*, ornée de nombreuses illustrations de la Villa, de son parc, de la rivière qui le baigne, du pont reliant l'île de Montréal à l'île Jésus, artistiquement exécutées sur papier glacé; elle dit d'abord un mot des Exercices en général, décrit la maison et ses entours, donne le règlement d'une journée de retraite et le commente brièvement, fournit la statistique des retraites jusqu'en 1922, insiste sur le recrutement des retraitants par groupes de même profession, de même association, de même paroisse, et rappelle en terminant le bien considérable déjà fait par les retraites fermées, à savoir, la formation d'une élite laïque avec au cœur une flamme d'apostolat, élite que nous voyons grandir peu à peu dans les diverses parties de la province. (Prix: 25 sous.)

2. — DÉPLIANT, ou joli album se dépliant en 12 cartes postales, avec couverture artistique vert foncé et titre en or.

Ces cartes postales reproduisent les vues les plus intéressantes de la Villa et de ses environs. (Prix: 40 sous.)

3. — DOUZE CARTES POSTALES, les mêmes que celles de l'album, mais séparées, pour la correspondance, la propagande, etc. (Prix: les douze, 30 sous.) — Ed L.

LES EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

par le R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

In-12 de 74 pages. **PRIX: 30 sous franco**

Brève, dense, pleine de faits, logiquement conduite, cette brochure est due à un homme qui connaît à merveille ce dont il parle. Les origines, le but, la méthode, la valeur et les résultats des Exercices sont exposés ici avec une clarté parfaite; rien de plus net, de plus convaincant. Un dernier chapitre nous dit ce qui s'est fait jusqu'à présent au Canada. Une foule de traits et d'exemples rendent ce petit livre aussi entraînant qu'attrayant. Nous le recommandons vivement à tous ceux qu'intéresse l'importante question des retraites. (Revue des Lectures, Paris).

EN VENTE AUX MAISONS DE RETRAITES

et à l'ACTION PAROISSIALE, 1300, rue Bordeaux, Montréal

261.83
039
v.49
1923

Les Frères de la Charité au Canada

I. — FONDATION

LA Congrégation des Frères de la Charité prit naissance à Gand, Belgique, presque au lendemain de la grande Révolution française. Elle eut pour fondateur le T. R. chanoine Pierre-J. Triest[1], surnommé le Vincent de Paul de la Belgique. Cet apôtre de la charité, qui avait été proscrit pendant la tourmente révolutionnaire, voyait d'un cœur navré les ruines qu'elle avait accumulées sur le sol de son pays. Mais, lorsqu'en 1801, le Concordat rendit à l'Église sa liberté, le cœur de M. Triest exulta: c'était l'heure de la restauration de ce que l'impiété avait détruit, du retour de l'Église parmi ses enfants les plus déshérités, avec ses trésors de tendresse et de générosité.

Après avoir épuisé sa modeste fortune à créer et à maintenir des orphelinats et des écoles gratuites, il institua, en 1803, l'admirable congrégation des Sœurs de la Charité; quatre ans après, il jeta les bases d'une société d'hommes, les Frères de la Charité, dont le but spécial est d'entretenir et de servir les vieillards, les malades et les aliénés; d'héberger les ouvriers pauvres; d'élever et d'instruire les enfants de toute condition, mais principalement les pauvres, les orphelins et les jeunes délinquants, les sourds-muets et les aveugles.

L'humble prêtre venait de jeter en terre un grain de sénevé. Grâce à sa vigilance, grâce à l'esprit qu'il sut inspirer à ses disciples, grâce surtout à la sagesse et à l'initiative de ces remarquables hommes d'œuvres que furent ses continuateurs, les Supérieurs généraux de la Société, cette

1. Naquit à Bruxelles, le 31 août 1760; mourut en odeur de sainteté, le 24 juin 1836.

semence se développa magnifiquement dans la suite. Par la nature des œuvres qu'il entreprit, par le bien qu'elles opérèrent surtout dans les dernières couches sociales, par le mouvement admirable qu'elles donnèrent à la charité publique et privée, en faveur des déshérités de la nature, Triest a mérité d'être cité parmi les plus grands philanthropes du dix-neuvième siècle. Les débuts de la Congrégation furent difficiles; cependant, elle grandit rapidement dès qu'elle eut pris racine. A la mort du Fondateur, elle s'était déjà répandue sur toute la Belgique. Elle prit soin d'un nombre considérable d'aliénés, de vieillards, de malades de tout genre; elle instruisait, dans ses orphelinats et dans ses écoles gratuites, de nombreux enfants pauvres ou abandonnés; elle s'attira l'admiration du peuple, l'approbation des autorités civiles et les éloges du clergé.

Pendant le généralat (1876-1922) du très honoré Père Amédée, la Congrégation s'est étendue d'une manière extraordinaire. Le P. Amédée est l'une des grandes figures de la charité contemporaine. Mgr Seghers, évêque de Gand, rend de lui ce témoignage: « Par la multiplicité des œuvres qu'il a organisées, par la grande extension qu'il a su donner à l'Institut, par les améliorations de tout genre qu'il a introduites dans le traitement des malades, cet homme de bien a rendu à l'humanité souffrante les services les plus signalés. »

Actuellement, les Frères de la Charité prodiguent leurs soins à plus de 9,000 aliénés, à 1,000 vieillards et quantité de miséreux; ils instruisent plus de 18,000 enfants et jeunes gens, 600 sourds-muets et aveugles, plus de 800 jeunes délinquants et au-delà de 1,000 enfants anormaux et arriérés; ils dirigent des écoles des arts et métiers, des orphelinats et des pensionnats. La population de ces derniers établissements s'élève à plus de 2,000.

Ces œuvres si éminemment pratiques et nécessaires sont non seulement une bénédiction pour la Société, mais aussi une gloire pour l'Église. Le grand et saint Pape Pie X les a proclamées « merveilleusement adaptées aux besoins du temps » et « pleinement conformes à l'esprit du Christ ». « Elles ont montré avec un incomparable éclat, » ajoute-t-il,

« ce que doivent aux ordres religieux l'Église et la société civile. » Mais ces œuvres ne se sont pas uniquement multipliées et étendues, elles se sont encore développées, outillées et perfectionnées avec les progrès de la science médicale et pédagogique. Dans les asiles desservis par les Frères de la Charité ont été introduites les dernières méthodes appliquées au traitement des maladies mentales. Leurs établissements de Belgique et de Hollande comptent parmi les plus parfaits qui existent. Leurs écoles pour anormaux et arriérés sont des modèles du genre; nulle part, la pédagogie et la charité chrétienne ne s'ingénient avec plus d'abnégation pour libérer ces esprits tardifs ou infirmes et pour en faire des âmes humaines.

II. — LES DÉBUTS DES FRÈRES AU CANADA

Asile Saint-Antoine

La Congrégation essaima peu à peu dans les pays limitrophes: la Hollande, l'Angleterre, l'Irlande. Chose surprenante, le Canada lointain fut le premier pays étranger où elle s'établit. Ce n'est qu'après avoir pris pied chez nous qu'elle s'introduisit dans les contrées qui avoisinent la Belgique. Voici pour quel but et à la suite de quelles démarches les Frères de la Charité arrivèrent à Montréal.

Dès 1859, M. Olivier Berthelet [1], le généreux et pieux philanthrope montréalais, avait fondé, rue Labelle, un refuge pour les vieillards, les orphelins et les enfants vagabonds. Dirigée d'abord par des laïques, puis par un prêtre, cette œuvre ne produisit pas les fruits qu'on en attendait. Sur le conseil de Mgr Bourget, de sainte mémoire, M. Berthelet s'adressa aux Frères de la Charité, à Gand, afin d'obtenir des religieux. A sa requête fut opposée une fin de non-

1. M. Antoine-Olivier Berthelet naquit à Montréal, le 25 mai 1798. Il s'éteignit le 25 septembre 1872. M. O. Berthelet, M. Larocque et M. Cherrier furent des bienfaiteurs insignes de la Communauté des Frères de la Charité.

recevoir. En 1864, Mgr Bourget, profitant d'un voyage à Rome, passa par la Belgique et alla frapper à la maison-mère de la Congrégation. Le vénéré prélat fit des instances si vives auprès du Supérieur général, le très honoré Père Grégoire, qu'il réussit à obtenir quatre religieux. Le Frère Eusèbe, supérieur, le Frère Sébastien, le Frère Edmond et le Frère Lin arrivèrent à Montréal le 22 février 1865 et entrèrent le 1er mars, à l'asile Saint-Antoine.

Au moment où les Frères prirent en mains la direction de cette œuvre, elle était tombée dans le discrédit par suite des nombreux changements qu'il avait fallu opérer dans son administration. La population de l'établissement était réduite à huit personnes et vivait dans le dénuement le plus complet. Elle subsistait de la charité publique: tous les matins, un vieillard, le panier au bras, allait chercher fortune sur les marchés, mendiant les déchets de viandes et les légumes fanés. Ce que la pitié, le caprice ou l'aigre humeur des gens donnait constituait la maigre pitance des hôtes de l'Asile.

L'arrivée des Frères n'améliora guère les conditions d'existence de ces miséreux. Eux-mêmes ne savaient pas comment pourvoir à leurs propres besoins. Il n'existait aucun organisme charitable qui pourvut à l'entretien des Frères ou de ceux qu'ils abritaient; l'Asile ne jouissait d'aucune allocation et les religieux ne retiraient aucun salaire. Comment vivre et comment faire vivre?... En saints religieux qu'ils étaient, les Frères s'abandonnèrent sans réserve à la douce et paternelle providence de Dieu.

Toutefois, il n'est pas surprenant que, dans ces conditions, les Frères eussent à faire, cette année-là et les six autres qui la suivirent, un rude carême. Malgré les privations qu'elle leur imposait, leur position difficile était loin de déprimer leur moral. Ils étaient heureux de se sentir réellement pauvres et de dépendre entièrement de la bienveillance de Dieu et des hommes. Ils étaient persuadés que le sacrifice est le ciment des œuvres divines et qu'un jour la Providence, touchée de tant de vertu pratiquée dans le secret et la patience, féconderait leur dur labeur et lui ferait produire les fruits les plus abondants.

Malgré la pénurie des ressources; par l'ordre, la discipline, la propreté, qui régnaient à l'Asile, sa population s'était en quelques semaines élevée à plus de quarante. L'immeuble de la rue Labelle devenait manifestement insuffisant. M. Berthelet songea à transférer l'œuvre dans un établissement plus spacieux et mieux situé. Il acheta à cette fin, sur la rue Dorchester, une vaste maison entourée d'un grand terrain. Les Frères y entrèrent le 10 mai 1865.

Apparemment, les choses allaient à souhait; le nombre des internes augmentait; l'air propret, qui éclatait dans toute la maison, créait chez le visiteur une illusion de petite aisance. Le public, pour qui toute communauté est riche par définition, pensait et disait que les Frères vivaient bien. En réalité, leur détresse était extrême. Leur table comme celle de leurs protégés, se composait de ce que rapportaient les randonnées des bons vieillards qui mendiaient. D'aisance et de confort, il ne pouvait être question. Les besoins grandissaient de jour en jour et la sécurité du lendemain devenait de plus en plus problématique.

De crainte que le Supérieur général ne rappelât les Frères en Belgique, ceux-ci ne lui avaient fait connaître que la moitié de leur pénible situation. Des « indiscrétions » s'étant commises, le très honoré Père Grégoire enjoignit au supérieur, le Frère Eusèbe, de lui exposer en toute franchise les difficultés où se débattait sa communauté. Dans sa réponse, le supérieur avoua la détresse dans laquelle lui et ses frères vivaient; mais, pour sauver la fondation qui risquait d'être abandonnée par la maison-mère, il se constitua son ardent défenseur, faisant valoir des arguments dignes d'un saint Vincent de Paul. Il évoqua le souvenir et l'exemple de la vénérable Mère Bourgeois, fondatrice des Sœurs de la Congrégation. Il fit une narration si touchante des souffrances que la sainte avait endurées pendant de longues années pour fonder son Institut; du développement prodigieux qu'en fin de compte il avait pris; des services éminents que ses Sœurs avaient rendus à l'Église et à la société; des espoirs qu'il caressait, lui aussi, de voir grandir et prospérer l'humble arbuste planté en terre canadienne par les Frères de la Charité, que le Supérieur général en

parut désemparé et conquis. Non seulement, il ne songea plus à rappeler ses Frères, mais il envoya deux autres ouvriers à la vigne du Nouveau-Monde. Ils s'embarquèrent au Havre en compagnie de Mgr Bourget, revenant de Rome, et arrivèrent à Montréal le 22 décembre 1865.

L'hospice Saint-Vincent de Paul

A l'établissement de la rue Dorchester, on était bientôt encore à l'étroit. M. Berthelet, toujours prêt à dépenser largement lorsqu'il s'agissait de l'œuvre des vieillards et des orphelins, conçut un projet qui prouva une fois de plus la grandeur d'âme de cet éminent homme de bien.

M. Berthelet possédait sur la rue Mignonne, aujourd'hui rue Demontigny, un terrain d'environ 200 pieds de façade sur 1400 pieds de profondeur. Son ami, M. Côme-Séraphin Cherrier, qui avait une propriété contiguë à la sienne, voulut y ajouter une parcelle de 100 pieds de façade sur 400 pieds de profondeur. Sur ce terrain, M. Berthelet résolut d'élever un vaste établissement de bienfaisance destiné aux vieillards et aux orphelins. Les ouvriers se mirent rapidement à l'œuvre et, le 27 mai 1867, eurent lieu, dans un grand déploiement de solennité, la pose et la bénédiction de la pierre angulaire de l'hospice Saint-Vincent de Paul. La bénédiction de l'édifice se fit le 31 mai 1868, Mgr Bourget présidait la cérémonie. Des notabilités religieuses et civiles honoraient les fêtes de leur présence. Les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul s'étaient aussi donné rendez-vous à l'hospice, afin d'aviser aux moyens d'asseoir l'œuvre sur des bases financières solides. Il y eut de magnifiques discours qui portaient aux nues la générosité de M. Berthelet et le dévouement des Frères; mais, faute d'entente, on en resta aux félicitations et aux promesses.

A cause de leur situation précaire, les Frères étaient toujours comme des oiseaux sur la branche à l'hospice Saint-Vincent de Paul. L'œuvre si belle et si utile de M. Berthelet pouvait s'effondrer d'un moment à l'autre. Afin d'en assurer la permanence, le généreux fondateur offrit à la Congréga-

tion la propriété de l'établissement, du terrain qu'il occupait et d'une considérable pièce de terre située à la Longue Pointe. Après deux ans de négociations, le Supérieur général autorisa le transport. Les archives relatent que, par acte passé devant le notaire Papineau, en date du 6 août 1870, M. Berthelet fit cession de ces biens-fonds aux Frères de la Charité de Saint-Vincent de Paul. C'est sous cette dénomination que les Frères avaient été reconnus civilement le 5 mai 1869. M. Cherrier, suivant l'exemple de son illustre ami, cédait également à la communauté le terrain sis sur la rue Demontigny, attenant à celui de M. Berthelet, sur lequel furent élevées une partie des constructions formant l'hospice des vieillards et des orphelins.

École de Réforme

Cependant l'œuvre de l'hospice devait bientôt disparaître. La Providence avait réservé à cette institution d'autres destinées. Dès le mois de décembre 1869, le gouvernement de Québec avait mis à l'étude le projet de confier à une communauté religieuse son École de Réforme de Saint-Vincent de Paul. Les premières négociations avec les Frères de la Charité avaient échoué, mais celles qui furent entamées en décembre 1872 eurent un plein succès. L'hospice Saint-Vincent de Paul de la rue Demontigny, fondé par le très pieux et très charitable M. Berthelet, fut ainsi, avec son autorisation, transformé en École de réforme du gouvernement.

Le 16 janvier 1873, l'institution reçut un contingent de 74 des plus jeunes détenus de l'École de réforme de Saint-Vincent de Paul. Le lendemain, il en arriva un autre de 64. Ce dernier était composé des plus âgés. Ils étaient conduits par des gardiens armés. Ils portaient, pour la plupart, des chaînes de fer aux mains et aux pieds et étaient liés deux à deux.

Les nouveaux hôtes de l'établissement de la rue Demontigny causèrent aux bons Frères un peu de... chair de poule. Le bruit de leurs chaînes, leurs imprécations, leurs mines farouches, leur attitude de défi navraient le cœur des

religieux. Les gardiens assuraient que les « prisonniers » étaient capables de tous les crimes pour obtenir leur liberté. Cependant, à leur premier contact avec les délinquants, les Frères accomplirent à l'égard de ces jeunes gens un acte de confiance et d'humanité: ils les délivrèrent de leurs chaînes. On les conduisit ensuite au réfectoire où un bon repas les attendait: la propreté de la salle, l'éclat de la vaisselle en faïence, les mets succulents qui garnissaient les tables leur causèrent la plus vive et la plus agréable surprise. « C'est la salle à manger des gardiens? » hasarde quelqu'un; « Non, c'est le réfectoire des élèves », répond l'un des Frères. Ce titre d'*élèves*, qui les ennoblissait, de même que l'aspect riant des salles qu'ils avaient vues, eurent sur leurs esprits agités l'effet d'un calmant. Le premier jour et la première nuit se passèrent sans le moindre incident désagréable. La police et tout le Palais de justice de Montréal en étaient dans l'étonnement. A mesure que les jeunes gens apprirent à connaître leurs nouveaux maîtres, qu'ils purent apprécier leur dévouement et l'intérêt que ceux-ci leur portaient, l'irritation apportée de Saint-Vincent de Paul s'apaisa. Petit à petit, les farouches se firent traitables. Les procédés humains, empreints de justice et de bonté, dont on usait à leur égard, les disposaient à subir sans difficulté la discipline de leur nouveau séjour. Une retraite leur fut prêchée: les fruits de cet exercice dépassèrent toute attente. Ceux qui autrefois étaient hostiles ou indifférents à la religion, fréquentaient maintenant assidûment les sacrements. Leur conduite morale s'était transformée. A force d'adresse et de bienveillance, la grâce de Dieu aidant, les Frères eurent raison du mauvais esprit. L'atmosphère de défiance, de haine et de révolte, où les délinquants avaient jusque-là vécu, s'était rassérénée. A la bonté, à l'accueillante sympathie des maîtres, ils répondirent par l'estime et l'attachement, la correction de la tenue et l'accomplissement consenti de leurs devoirs. Le changement fut radical au point que les Frères n'en purent croire leurs yeux. Ils ne manquaient pas d'en rendre gloire à Notre-Dame de Pitié qu'ils avaient invoquée avec confiance au milieu de leurs inquiétudes et de leurs angoisses.

III. — LES ŒUVRES ACTUELLES

L'École de Réforme de Montréal

L'École de réforme subsiste encore dans l'endroit même où elle fut fondée en 1873. Elle est certainement l'œuvre la plus importante entreprise par les Frères de la Charité au Canada. C'est l'œuvre qui les a fixés sur notre sol. D'elle ont rayonné toutes les activités de la Congrégation en Amérique. Les Frères de la Charité s'y sont attachés avec tout l'esprit de foi et de sacrifice, avec toute la généreuse impulsion et l'héroïque abnégation dont sont capables des hommes qui se vouent librement au service de Dieu et du prochain. Leur mission ne consiste pas uniquement à équiper techniquement la jeunesse dont ils ont la charge; étant religieux, leur grand rôle auprès d'elle est de faire son éducation religieuse et de rendre par là possible sa réhabilitation morale. C'est là, en définitive, le tout dans la formation ou la réformation d'une âme. Pour atteindre cette fin nécessaire, ils mettent en œuvre les divers leviers moraux dont l'éducateur habile peut tirer un parti avantageux: émulation, honneur, etc.; ils se font de la surveillance un point de conscience; ils donnent à leurs élèves l'exemple impressionnant d'une existence sans reproche; surtout, ils les dressent à un règlement de vie chrétienne et les instruisent avec soin dans la religion. Les Frères exercent donc un véritable apostolat auprès de leurs protégés. Le succès de cet apostolat fait leur ambition et leur joie. Pour le rendre fécond, ils ont recours à toutes les industries du zèle, au sacrifice même. A l'ombre des murs austères de la Réforme, à l'abri de tout regard, quelles pénitences, quelles macérations ne se sont-ils pas imposées pour obtenir de la miséricorde divine le retour au bien de l'une ou l'autre de leurs malheureuses brebis!

La carrière de tout éducateur est semée de déceptions. Comment celle des Frères de la Réforme ne le serait-elle pas? Ils ont à opérer sur un fonds que le vice a parfois

rendu impropre à la culture. Gardons-nous, toutefois, de croire que l'œuvre n'a poussé que des ronces et des épines! Au contraire, elle a donné des fruits multiples et réjouissants. Pendant les cinquante années de son existence, elle a abrité environ 13,000 jeunes gens, tous plus ou moins avariés. Des statistiques dignes de foi, couvrant plusieurs années, établissent que 85% de ce nombre ont puisé à l'École de réforme le principe de leur relèvement moral et sont devenus, dans la société, des membres disciplinés et laborieux. C'est un rendement splendide si l'on considère que parmi les recrues de l'École de réforme il est des enfants que l'atavisme voue à une irrémédiable déchéance.

Certes, les Frères qui dirigent l'établissement de la rue Demontigny n'ont que faire des éloges et des applaudissements; ils ne désirent pas que leurs succès, fruits d'un labeur opiniâtre et obscur, soient annoncés au son du tambour et de la trompette; mais cette modestie empêche-t-elle que leur travail ne soit efficace et leur œuvre profondément moralisatrice? Pour les 10,000 jeunes hommes qu'ils ont aidé à se relever et à rendre utiles à leur pays, la société d'aujourd'hui ne devrait-elle pas bénir les Frères de la Charité?

L'Orphelinat de l'Ange-Gardien à Boston

La Maison de l'Ange-Gardien doit l'existence à un vénérable prêtre de Boston, le Père George Foxcroft Haskins.

L'œuvre des orphelins pauvres est l'une de celles que l'Église considère avec le plus de faveur. Elle est, en effet, l'une des plus belles qui se puissent concevoir. Elle est tout entière du domaine de la charité. Aussi, la Congrégation du chanoine Triest a-t-elle pour mission de s'en occuper avec une sorte de prédilection. Elle y est dans son grand et beau rôle. Dans l'orphelinat, le Frère de la Charité devient une providence concrète. Il recueille les malheureux rejetons d'une famille dont la souche fut frappée. Il prend la place vide faite dans leur existence et leur prodigue, avec le pain du corps, son affection épurée dans l'amour du Christ. Il cultive leur intelligence, il forme leur cœur et, en les exer-

çant dans l'art ou le métier pour lesquels ils manifestent de l'aptitude, il les met à même de se suffire et de vivre d'une vie digne et respectée. Cette œuvre est éminemment sociale: elle préserve des influences délétères de la rue, elle soustrait à des milieux dangereux des enfants qui par leur condition y sont le plus exposés. Que seraient-ils devenus, abandonnés à eux-mêmes ou à l'indigence d'une parenté qui ne se croit aucune obligation à leur égard? Elle est foncièrement religieuse: l'enseignement dont on les pénètre, les bonnes mœurs auxquelles on les forme en feront plus tard des catholiques convaincus et pratiquants. La foi conservée et consolidée, aimée et vécue, c'est la grande force qu'ils emportent dans la vie et par laquelle ils se maintiendront fermes dans les luttes et les batailles morales de tous les jours.

Telle est l'œuvre que dirigent les Frères de la Charité à Boston, à la Maison de l'Ange-Gardien. C'est assurément l'une des belles œuvres catholiques et humanitaires de la Nouvelle-Angleterre. Depuis à peu près cinquante ans, elle a pris sous ses soins plus de 20,000 orphelins. Elle les a vêtus, nourris et instruits. A un grand nombre, elle a procuré une formation technique qui les a fait rechercher dans les grands ateliers de Boston et d'ailleurs. Du point de vue religieux, il est difficile de surestimer l'efficacité de l'œuvre, quand on songe que c'est sur ces enfants sans défense que le prosélytisme protestant s'acharne le plus et que la richesse, le faste, la vie facile et luxueuse des non-catholiques exercent leur plus redoutable fascination. Sans la Maison de l'Ange-Gardien, maints et maints de ces 20,000 enfants auraient été probablement élevés dans les institutions richement dotées des protestants et à tout jamais perdus pour l'Église.

Asile Saint-Benoît-Joseph à la Longue-Pointe

« Les malades sont nos maîtres et nos seigneurs », disait saint Vincent de Paul. Ces paroles, qui cachent tant d'abnégation, un Frère de la Charité, usant sa vie dans les asiles

d'aliénés ou dans les hôpitaux, appliqué au soin d'une humanité déchue ou souffrante, peut les faire siennes. Sans espoir de récompense ou de gratitude, il épuise ses forces et ses jours à soulager les victimes des plus tristes infortunes. Sa joie et sa gloire consistent à les rendre un peu moins malheureuses. Son temps, ses talents ne sont pas à lui, mais à ceux que l'obéissance lui a confiés, en qui il doit voir et servir le Christ, l'Homme des douleurs. Oui, « ses malades sont ses maîtres! »

C'est par ses efforts pour rendre plus supportable à ses « maîtres » le coup qui les a frappés que le Frère de la Charité a transformé en magnifiques palais les établissements où il recueille les pauvres humains atteints d'aliénation mentale. La Maison Saint-Benoît-Joseph, à la Longue-Pointe, montre d'une manière touchante quel dévouement intelligent et quelle délicatesse de tact président aux soins dont les Frères entourent leurs hôtes si dignes d'intérêt et de commisération. Ils demandent à la nature et à l'art leurs charmes et leurs attraits pour embellir un séjour où doivent s'écouler des existences si pitoyables. L'Asile Saint-Benoît-Joseph se dresse sur la berge du Saint-Laurent. Au-devant, le grand fleuve s'étend en une gigantesque nappe d'eau, calme et châtoyante; plus loin, se déploie, à perte de vue, la plaine laurentienne, unie, verte et féconde; à l'horizon, le regard s'arrête sur les cimes de Saint-Hilaire et de Rougemont, à demi noyées dans une gaze bleu gris. Dans les parcs, dessinés autour de l'Institution et servant de promenades, partout, en été, des plates-bandes étalent leurs fleurs variées et des arbres à la riche verdure épanchent leur ombre calme et fraîche; au-dedans, le long des corridors et sur les allèges des larges fenêtres, des plantes ornementales et des essences exotiques créent une vision gaie, harmonieuse, apaisante; enfin, une exquise propreté, un ameublement d'un style sévère, mais riche et des décorations de bon goût donnent à tout cet intérieur un air d'aisance, de paix et de confort. Tel apparaît au visiteur l'asile Saint-Benoît-Joseph.

L'institution reçoit des aliénés, des épileptiques, des morphinomanes et des alcooliques. Chaque malade occupe une

chambre parfaitement aménagée. Il possède toute la latitude compatible avec son état. Le milieu où il vit offre des conditions hygiéniques irréprochables. Un fait est très significatif, c'est qu'un nombre relativement considérable de patients traités à Saint-Benoît-Joseph recouvrent la santé.

C'est parmi ces malheureux que le Frère de la Charité, en qui les supérieurs ont reconnu les aptitudes voulues, passe ses jours et ses nuits. C'est parmi ces tragiques figures et ces tristes déchéances qu'il trouve le contentement de son cœur! A ces hommes, il se présente toujours le sourire aux lèvres, la bonne parole prête à consoler. Ah! certes, à la vue de ces cruelles infortunes, il se sent parfois le cœur triste et la gorge serrée... mais aussitôt, il se ressaisit et, près de pleurer, il sourit encore, afin que son front attristé ne jette pas une ombre maussade sur les misères qui l'entourent; afin que la sérénité de son sourire éclaire d'un rayon consolateur la sombre nuit des dégénérés qui l'épient...

A l'asile Saint-Benoît-Joseph sont annexés le noviciat et le juvénat de la Congrégation [1]. Les jeunes gens de 16 à 28 ans, après un postulat de six mois, sont admis à la vêture, puis au noviciat. L'année de formation religieuse se passe sous la direction d'un maître des novices. Si la vocation du candidat offre les conditions de solidité voulues, il peut être admis à émettre des vœux triennaux; il devient ainsi un novice profès. Il consacre ensuite une ou plusieurs années à l'apprentissage des travaux domestiques et surtout du soin des malades. L'apprentissage terminé, il est envoyé dans l'une ou l'autre maison pour y remplir le poste auquel il est apte. Les novices profès, qui ont les dispositions requises, commencent leurs études préparatoires à l'enseignement.

Le juvénat admet, dès l'âge de douze ans et demi, les jeunes gens de bonne conduite qui se sentent de l'attrait pour la vie religieuse. La Congrégation se charge de leur

1. Toute demande de renseignement au sujet de l'admission dans la Congrégation doit être adressée au R. F. Provincial, 4140, Notre-Dame est, Montréal.

pension et de leur instruction; elle n'exige de la part des parents que l'entretien des vêtements et une contribution insignifiante.

Œuvres d'enseignement

Il n'y a guère plus de vingt-cinq ans que les Frères de la Charité du Canada ont porté leur attention sur l'enseignement. Le champ des œuvres de miséricorde étant occupé par d'autres communautés, ils ont dû diriger leurs activités vers l'enseignement élémentaire et moyen. Les progrès ont été aussi rapides que l'ont permis le recrutement et la formation d'un personnel compétent. A l'heure qu'il est, l'un des grands soucis des supérieurs majeurs est précisément la préparation d'un corps de professeurs qui soit à la hauteur de sa tâche. La grande compétence pédagogique du très honoré Père Philémon, le Supérieur général actuel [1], son esprit d'initiative et d'organisation déclenchèrent, dans nos maisons canadiennes, un mouvement prononcé vers les études, qui a produit les résultats les plus heureux.

Mont-Saint-Bernard, à Sorel

La fondation du Mont-Saint-Bernard, à Sorel, fut le premier effort considérable tenté par les Frères de la Charité dans l'enseignement moyen au Canada. Ce fut le Père Hilduard, si distingué par sa piété et sa douceur, qui l'érigea en 1897. L'entreprise parut hasardeuse. Elle vint après que deux autres essais eurent abouti à la faillite; mais elle fut regardée d'un œil très favorable par Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe. Les débuts du Mont-Saint-Bernard furent pénibles et nécessitèrent de nombreux et lourds sacrifices de la part de la Congrégation;la Providence, cependant, semble avoir tenu à la conservation de cet établissement. Son solide enseignement commercial et scientifique et l'excellente

1. Né à Anvers en 1862; fut Provincial de la Province Sainte-Anne, qui comprend les maisons du Canada et des États-Unis; fut élu Supérieur général le 7 décembre 1922.

éducation qu'il confère ont, d'année en année, affermi sa réputation. Les Frères de la Charité ont doté la ville de Sorel d'une institution d'enseignement moyen de premier ordre. Le Mont-Saint-Bernard existe depuis vingt-cinq ans; il compte plus de 1600 anciens élèves, parmi lesquels se trouvent des religieux et des prêtres, des médecins, des ingénieurs civils, des avocats et une légion de comptables et d'employés de commerce. La formation que les Frères de la Charité donnent dans leur collège de Sorel est aussi complète que le permet le nombre d'années de son cours d'études. Les jeunes gens qui terminent ce cours sont éminemment préparés aux carrières du commerce ou de l'industrie. Ils ont le degré d'avancement requis pour suivre de plain-pied les études universitaires qui n'exigent pas la connaissance des langues mortes. Le Mont-Saint-Bernard est une institution utile, il occupe un rang honorable parmi les bonnes maisons d'éducation, il fait honneur à l'enseignement commercial de la province de Québec. Il vient de célébrer ses noces d'argent: souhaitons-lui, comme il le mérite, d'arriver, dans la plus brillante des prospérités, à la gloire de son jubilé d'or!

Outre le Mont-Saint-Bernard, les Frères de la Charité dirigent avec succès le Collège Saint-Frédéric, à Drummondville; le Collège Saint-Joseph, à Saint-Guillaume; l'Académie du Sacré-Cœur, à Sorel; l'École Garceau, à Drummondville; l'École Curatteau, à Montréal. La population scolaire de ces divers établissements s'élève à plus de 2,000 enfants et jeunes gens.

La notice qui précède fait brièvement connaître les Frères de la Charité et le caractère de leurs œuvres. Les œuvres de miséricorde et l'enseignement populaire constituent leur mission. Le champ d'action est immense! La part de ce champ occupé par la Congrégation se mesure au nombre d'ouvriers dont elle a pu disposer. Aujourd'hui comme autrefois, il y a pénurie d'ouvriers. De belles œuvres de charité demeurent à l'état de projets et le bien ne se fait pas, faute de bras et de cœurs généreux...

La Congrégation des Frères de la Charité ouvre ses portes à tout jeune homme qui, s'étant éprouvé, se sent de

l'attrait pour l'état religieux et de l'aptitude pour les œuvres qu'elle exerce. Il doit y venir chercher le sacrifice et le renoncement, non les satisfactions matérielles. La vie religieuse du Frère de la Charité est faite de travail, d'héroïque abnégation, d'humilité et de prière. Mais cette vie n'est ni sombre ni déprimante, elle porte en elle un ressort, une force restaurative: la joie, récompense du sacrifice!

L'humble fondation du vénéré chanoine Triest s'est développée en une congrégation florissante. Sa mission n'est pas près de se terminer. L'histoire fait voir que Dieu suscite des Ordres ou des Congrégations pour répondre aux besoins particuliers de chaque époque. De nos jours, l'éducation est un champ de bataille où le sectarisme livre à l'Église une lutte acharnée; d'autre part, les vices dont la société est rongée ont leur répercussion sur la santé morale des générations nouvelles; les déchets sociaux se multiplient d'une manière effrayante. Puisque les hommes n'en sont pas encore à précipiter du haut du Taygète les aliénés, les anormaux et les malheureux de toutes sortes, la charité chrétienne trouve, au temps où nous sommes, un ministère de plus en plus vaste et nécessaire. Veuille Dieu multiplier les fils du saint chanoine Triest pour que, d'après son vœu et sa prière, « toute ignorance trouve une instruction et toute douleur un soulagement ».

Nihil obstat:

Canonicus Æmilius CHARTIER, *Censor librorum*

7 Iulii 1923

Imprimatur:

E.-A. DESCHAMPS, V. G.

7 juillet 1923

L'ŒUVRE DES TRACTS

Directeur: R P. ARCHAMBAULT, S. J.

Publie chaque mois une brochure sur des sujets variés et instructifs

*1.	*L'Instruction obligatoire*	Sir Lomer GOUIN MM. TELLIER et LANGLOIS
2.	*L'École obligatoire*	Mgr PAQUET
3.	*Le Premier Patron du Canada*	R. P. LECOMPTE, S. J.
4.	*Le bon Journal*	R. P. MARION, O. P.
*5.	*La Fête du Sacré Cœur*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
*6.	*Les Retraites fermées au Canada*	R. P. LECOMPTE, S. J.
*7.	*Le docteur Painchaud*	C.-J. MAGNAN
*8.	*L'Église et l'Organisation ouvrière*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
*9.	*Police! Police! A l'école, les enfants!*	B. P.
10.	*Le mouvement ouvrier au Canada*	Omer HÉROUX
11.	*L'École canadienne-française*	R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.
12.	*Les Familles au Sacré Cœur*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
13.	*Le Cinéma corrupteur*	Euclide LEFEBVRE
14.	*La première Semaine sociale du Canada*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
15.	*Sainte Jeanne d'Arc*	R. P. CHOSSEGROS, S. J.
16.	*Appel aux ouvriers*	Georges HOGUE
17.	*Notre-Dame de Liesse*	R. P. LECOMPTE, S. J.
18.	*Les conditions religieuses de la société canadienne*	Le cardinal BÉGIN
19.	*Sainte Marguerite-Marie*	Une RELIGIEUSE
20.	*La Y. M. C. A.*	R. P. LECOMPTE, S. J.
21.	*La Propagation de la Foi*	BENOIT XV
22.	*L'Aide aux œuvres catholiques*	R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.
23.	*La Vénérable Marguerite Bourgeoys*	R. P. JOYAL, O. M. I.
24.	*La Formation des Élites*	Général DE CASTELNAU
25.	*L'Ordre séraphique*	P. MARIE-RAYMOND, O.F.M.
26.	*La Société de Saint-Vincent de Paul*	XXX
27.	*Jeanne Mance*	Une RELIGIEUSE
28.	*S. Jean Berchmans*	R. P. Antoine DRAGON, S. J.
29.	*La Vénérable Mère d'Youville*	Abbé Émile DUBOIS
30.	*Le Maréchal Foch*	XXX
31.	*L'Instruction obligatoire*	R. P. BARBARA, S. J.
32.	*La Compagnie de Jésus*	R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.
33.	*Le Choix d'un état de vie* (jeunes gens)	R. P. D'ORSONNENS, S. J.
33a	*Le Choix d'un état de vie* (jeunes filles)	P. R. D'ORSONNENS, S. J.
34.	*Les Congrès eucharistiques internationaux*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
35.	*Mère Marie-Rose*	Une RELIGIEUSE
36.	*Mère Marie du Sacré-Cœur*	Une RELIGIEUSE
37.	*Le Journal d'un Retraitant*	C. DE BEUGNY
38.	*Contre le blasphème, tous!*	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
39.	*Vers les terres d'infidélité*	Abbé Clovis RONDEAU
40.	*Société de Marie-Réparatrice*	R. P. DELAPORTE, S. J.
41.	*Les Oblats dans l'Extrême-Nord*	R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.
42.	*Saint Gérard Majella*	Abbé P.-E. GAUTHIER
43.	*Autour du Séminaire canadien des Missions étrangères*	Abbé Clovis RONDEAU
44.	*Le bienheureux Grignion de Montfort*	F. ANANIE, F. S. G.
45.	*Monseigneur François de Laval*	R. P. LECOMPTE, S. J.

L'ŒUVRE DES TRACTS (*suite*)

46. *Les Exercices spirituels de saint Ignace* ... S. S. PIE XI
47. *La Villa La Broquerie* ..... R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
48. *Saint Jean-Baptiste*..... R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
49. *Les Frères de la Charité au Canada* ..... Frère X...

*Les brochures Nos 1, 5, 6, 7, 8 et 9 sont épuisées.

Prix: 10 sous l'unité franco; $6.00 le cent; $50.00 le mille port en plus.
Condition d'abonnement: $1.00 pour douze numéros consécutifs.

BUREAU DE L'ŒUVRE DES TRACTS
L'ACTION PAROISSIALE, 1300, rue Bordeaux, Montréal. — Tél. St-Louis ★7327

BNQ
000 534 345

Semaines sociales du Canada

III[e] SESSION — OTTAWA 1922

Capital
et
Travail

Compte rendu des Cours et Conférences

In-8 de 326 pages, $1.50; $1.60 franco

BIBLIOTHÈQUE DE L'ACTION FRANÇAISE
369, rue Saint-Denis
MONTRÉAL

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL